

# «CETTE CATASTROPHE M'A TRANSFORMÉE»

**TÉMOIGNAGE** Au lendemain du tsunami, Eva Zimmermann, psychologue, était sur place pour soutenir les Suisses dans leurs recherches de proches. Dix ans après, elle se souvient.

**D**e toutes les missions que la Fribourgeoise de 55 ans a effectuées avec le Corps suisse d'aide humanitaire (CSA), elle n'avait jamais vécu une catastrophe «d'une telle ampleur et avec tant de souffrances». Psychologue, Eva Zimmermann soigne les traumatismes et aide ses patients à les dépasser. Il y a dix ans, elle a fait de même, dans l'urgence. Elle a atterri à Phuket, dans «un incroyable chaos», deux jours après ce maudit 26 décembre 2004, où une vague de plus de 30 mètres de haut venait de dévaster l'ouest de la Thaïlande, l'Indonésie et le sud de l'Inde, emportant 230 000 vies et laissant des survivants sans plus rien, sauf l'espoir de retrouver un proche.

## Aider les gens restés sur place

Des images qui, dix ans après, «sont encore bien là, tout comme le jour de mon arrivée à l'aéroport de Phuket. Il y avait un tas de gens, des Suisses, qui n'avaient plus rien, attendaient l'avion du retour. Ils portaient une chemise de nuit, avaient un sac en plastique avec des médicaments à l'intérieur. Je me rappelle d'un jeune homme que j'avais accompagné. Il n'avait plus de mère, ni de frère, et son père était gravement blessé. Quand je l'ai amené à l'avion, ça a été un véritable déchirement. Depuis, j'ai toujours beaucoup pensé à ce garçon et à ce qu'il est devenu.»

Pour Eva Zimmermann, la première mission était de «ne pas laisser ces gens restés sur place tout seuls». Avec eux, elle commence une quête cruciale: retrouver un enfant, un mari, une sœur ou un frère. Les recherches s'intensifient dans les hôpitaux, là où des rescapés sont blessés ou encore inconscients. Puis, dans les morgues. Des corps entreposés à ciel ouvert, qu'il fallait désinfecter pour pouvoir les identifier. «Pendant les recherches, j'ai vécu un

moment où j'ai été très émue. Je me souviendrai toujours de ces photos placardées sur ces murs. Il n'y avait que des clichés récents de gens heureux, pris au dernier Noël ou lors de mariages ou de fêtes de famille. Ils étaient souriants. Et on encerclait au feutre la personne disparue, explique-t-elle. En regardant ces murs placardés de photos, j'ai soudain réalisé qu'il y avait peut-être quelques miraculés, mais qu'en fait, tous ces gens étaient morts», déclare-t-elle tristement. Malgré l'horreur des cadavres entassés et l'odeur de mort qu'elle n'a pas oubliée, il y a tout de même eu des moments heureux. Elle garde en mémoire ces

familles qui ont retrouvé un proche. «C'était des instants merveilleux. Il y en a eu, mais très peu», confie-t-elle. Nuit et jour, elle continuera à travailler dans des conditions spartiates. A l'époque, le journaliste et le photographe du «Matin», envoyés sur place, la rencontrent, épuisée. Elle s'était assoupie quelques minutes sur un

lit de fortune: un coussin posé à terre contre une commode en bois.

## «Chaque jour est un cadeau»

«Nos ressources étaient vraiment limitées. On manquait de personnel, mais on se forçait à dormir dès qu'on avait un moment, pour tenir dans la durée», se souvient-elle. A peine de retour en Suisse, elle repartira à Banda Aceh, en Indonésie, pour soutenir les sauveteurs du CSA. Là-bas, le spectacle de désolation est encore bien pire. Et d'avouer: «Je suis revenue transformée de cette catastrophe. J'ai toujours été assez positive dans la vie, mais depuis je réalise beaucoup plus la chance que l'on a d'être en vie et que chaque jour est un cadeau.»

● ANNE-FLORENCE PASQUIER  
anne-florence.pasquier@lematin.ch

« Il y avait un tas de gens qui n'avaient plus rien. Je ne pouvais pas les laisser seuls »

Eva Zimmermann, psychologue

